



Dainville (père François de), *Le langage des géographes. Termes, lignes, couleurs des cartes anciennes (1500-1800)*

préface de Hélène Richard, Cécile Souchon et Jean-Louis Tissier, Paris, éditions du CTHS, collection géographie, 2018, 301 p.

Jean-Pierre Husson



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/geohist/1439>

DOI : 10.4000/geohist.1439

ISSN : 2264-2617

Éditeur

Association française de la Revue de géographie historique

Référence électronique

Jean-Pierre Husson, « Dainville (père François de), *Le langage des géographes. Termes, lignes, couleurs des cartes anciennes (1500-1800)* », *Revue de géographie historique* [En ligne], Comptes-rendus, mis en ligne le 20 novembre 2018, consulté le 12 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/geohist/1439> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/geohist.1439>

Ce document a été généré automatiquement le 12 juin 2021.



Ce(tte) œuvre est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Dainville (père François de), *Le langage des géographes. Termes, lignes, couleurs des cartes anciennes (1500-1800)*

préface de Hélène Richard, Cécile Souchon et Jean-Louis Tissier, Paris, éditions du CTHS, collection géographie, 2018, 301 p.

Jean-Pierre Husson

RÉFÉRENCE

Dainville (père François de), *Le langage des géographes. Termes, lignes, couleurs des cartes anciennes (1500-1800)*, préface de Hélène Richard, Cécile Souchon et Jean-Louis Tissier, Paris, éditions du CTHS, collection géographie, 2018, 301 p.

- 1 Publiée en 1964, cet outil indispensable pour qui s'aventure dans les riches problématiques portées par la géographie historique et l'étude des cartes anciennes, était devenu presque introuvable. Saluons l'heureuse initiative de cette réédition et en particulier l'action des préfaciers pour faire aboutir ce projet. François de Dainville était entré dans l'ordre des Jésuites, avait soutenu en 1940 une thèse intitulée « *la géographie des humanistes* », était directeur d'études de cartographie historique occidentale. Il nous avait éclairé sur la sémiologie graphique des cartes où lentement s'établissait une grammaire, des cadrages, des méthodes rigoureuses. Son pas de temps étudié débute avec la Renaissance (le mot géographe paraît en 1557 et remplace le mot cosmographe) et est stoppé par les décisions de la Commission de 1802. Celle-ci uniformise les conventions, impose l'échelle métrique. Contemporain de R. Barthes, P. Ricoeur, M. Foucault, F. de Dainville participe au renouvellement de la recherche en sollicitant la linguistique. Il préfère le mot langages utilisé au pluriel à langue décliné au singulier. Pour lui, la carte use en effet à la fois de mots, de graphismes, de signes et

de couleurs afin de créer des représentations choisies, sélectionnées, orientées. Il avait bâti une sorte de dictionnaire des cartes et plans, avec en appui un abondant glossaire donnant l'étymologie latine du mot, des comparatifs avec l'allemand, l'anglais. Son livre est une œuvre de maturité. Il est nourri des nombreux travaux qui ont précédé ce texte, fruit d'une immense érudition. Chaque mot est positionné par rapport à Furetière (1690), à l'Encyclopédie (1751), au dictionnaire de l'Académie (1762) et encore à celui de Trévoux (1771). L'immense travail de fiches et récolement d'informations qui précède la publication de ce guide aboutit à une organisation en trois parties. D'abord les critères de la représentation de la planète. Ensuite, l'approche analytique des différents types de cartes produits : cartes terrestres, marines, civiles, stratégiques, avec un texte proposé sous le titre de Géographie naturelle (p. 71-141). Enfin un dernier chapitre nommé avec sobriété Géographie historique (p. 143-197). Succèdent encore une vingtaine de pages de conclusions et synthèses, une sélection de planches et enfin un gros index rendu indispensable par l'ordonnance de sa recherche. Comme le Père Lubin créateur du premier ouvrage sur le sujet « *Mercure géographique ou le guide du curieux des cartes géographiques* » (1678), F. de Dainville prit le parti d'aller des mentions et notions les plus générales pour descendre aux plus particulières. Ce choix proscrivait l'ordre alphabétique.

- 2 La géographie astronomique forme la première partie du volume. Successivement sont traitées la cosmographie puis les représentations de la terre, avec moult dessins et projections pour expliquer la lente évolution des progrès mis en œuvre. Le choix d'une succession de définitions érudites apporte une masse considérable de vocabulaire, en particulier sur la genèse de mots essentiels pour la discipline, par exemple le mot « carte » et ses diverses déclinaisons (militaire, chasse, marine, carte faite à la main, gravée), le « plan » (terrier, de forêt, cadastral), l'« échelle », l'« atlas ».
- 3 Le second livre est appelé Géographie naturelle, notion qui recouvre l'anémographie ou étude des vents, brises, moussons, tourbillons, bourrasques, etc., puis l'hydrographie. Il est rappelé que le bleu ne fut pas toujours la convention pour colorier les mers, que *quepontossignifie* haute mer, que les Naudin ont mentionné l'« estrain » (estran) ou laisse de haute mer de vive eau ordinaire, que la cote dangereuse est réputée sale ou saine (p. 91). Potamographie réfère aux eaux continentales (p. 96-114). Succèdent à ces propos l'énoncé des formes de terrain, avec d'originales interprétations du relief pour arriver, à la fin du XVIII^e siècle, à la représentation de la topographie par des sections horizontales équidistantes ; la commission de 1802 arbitrant en faveur des lignes de plus grande pente (p. 117). Le traitement de la végétation et des cultures (p. 128-142) n'est pas à mon sens le plus réussi alors que bois et terres nourricières exercent sur toute l'époque concernée un rôle essentiel, avec en arrière-plan la récurrence des disettes et famines. Les dictionnaires de Paul Fénélon (1970) et Pierre Morlon, François Sigault (2008) renseignent abondamment sur le sujet et méritent une lecture croisée avec *Le langage des géographes*.
- 4 La dernière partie intitulée Géographie historique est essentielle, probablement la plus riche mais aurait mérité un chapeau introductif. Elle traite des villes mises en plan ou en élévation, partageant l'idée de *civitas*, de réunion de citoyens formant un corps. Elle énonce les lieux militaires, religieux puis les formes d'habitats agricoles (jas, bergeries, bordes, mas, censes, etc.), enfin les espaces proto industriels, et au premier chef d'entre eux les moulins, machines à moudre, à scier, concasser, battre le fer, etc. Les grands chemins qui précèdent les routes (en particulier celles des Lumières qui firent

l'admiration d'Arthur Young et de bien d'autres), les chemins ferrés, de traverse, forains montrent la richesse de la trame viaire déclinée en itinéraires, relais de poste, étapes de foires pour des divisions territoriales administratives et religieuses complexes, parfois confuses, mal superposées.

- 5 Les vues de synthèse qui ferment le livre sont essentielles, nécessaires à la compréhension de la coordination du travail engagé, probablement précurseur d'une approche systémique articulant échelles spatiales, temporelles et, fruit de leur rapprochement la compréhension matricielle des territoires. En douze pages denses, elles traduisent l'objectif ambitieux conduit par l'auteur soucieux de coordonner, d'établir du lien entre les mots, les signes, l'usage et la signification des couleurs. Les mots des géographes évoluent avec la richesse de la langue jugée ronde au XVI^e siècle, précisée et ordonnée au siècle suivant sous la férule des ingénieurs géographes du Roi, enrichie au temps des Lumières par les emprunts faits à la fois aux spécificités locales et à la technicité qui gagne la discipline, avec également l'éjection de mots anciens et l'accueil de beaucoup d'autres. Les signes référant à l'objet ou à la qualité se traduisent en lignes, lieux et surfaces (p. 206). Les conventions d'écriture participent à la compréhension des signes qui sont à la fois le reflet de l'œil et de l'esprit occidental. Enfin, les couleurs constituent un langage partagé entre ceux qui conçoivent et ceux qui lisent les cartes.
- 6 La conclusion de l'auteur mérite d'être rappelée. A hanter le langage des géographes des siècles passés, nous avons à trier entre ce qui est encore aujourd'hui familier et ce qui est tombé en désuétude. Cinquante-quatre ans après la sortie de la première édition de ce volume, ces remarques résonnent encore bien à nos esprits, et sont renouvelées, problématisées autrement. Les possibilités offertes par les récentes analyses des cartes anciennes révolutionnent nos approches et surtout démocratisent à tous l'usage des cartes, plans et cadastres anciens de plus en plus mis en ligne. Croisés avec des traitements en SIG ou des balayages LIDaR, ces documents sont infiniment plus bavards qu'ils ne l'étaient à l'époque où F. de Dainville effectuait ses travaux.